

XYZ. La revue de la nouvelle

Le dragon borgne

Gérard Cossette



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cossette, G. (1997). Le dragon borgne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 7–16.

Le dragon borgne

Gérard Cossette

Raymond

Du couvre-lit râpé, s'échappe un grognement. Sur la table de chevet, une main tâtonne. Un visage ahuri émerge des draps, aperçoit le rayon de lumière et s'empresse de disparaître. Un dialogue monte du lit bossu :

— Armand, le rideau !

— Heu ?

— Le rideau va tomber !

— Quoi ?

— Si tu veux pas voir le soleil, tu devrais raccrocher la couverture, sinon elle va tomber...

— Non, non, non !

Armand a pris l'habitude d'exposer à deux voix les éléments d'une situation : les décisions sont plus faciles. Cette fois, l'alternative est claire. Résigné, il écarte le drap, s'assoit mollement sur le bord du lit. Dans sa tête, des tam-tams. Des nausées lui retournent l'estomac ; un liquide épais remonte dans sa gorge.

— Ouvre surtout pas les yeux. Garde les pieds au sol, trouve les pilules, mets-en trois dans ta bouche. Avale et laisse faire ton estomac.

Armand obtempère. Puis, les yeux toujours fermés, il renifle, bloque sa respiration, se lève : l'univers chavire. Armand étend les bras, le plancher se stabilise. Rassuré, l'homme sourit, commence à battre des ailes et s'envole vers la fenêtre.

— Armand, tu devrais voler les yeux ouverts !

— Est-ce que je verrais les mêmes oiseaux ? Ouch ! Ouch !

Il n'avait pas assez d'altitude. L'Armand volant est tombé, ne bouge plus. Sa tête a-t-elle frappé le coin de la commode ? Un curieux son s'élève du lieu de l'accident. L'oiseau amoché ronfle. Ébranlé par son atterrissage forcé, il profite de cette accalmie pour récupérer un peu. Quand il revient à lui, il se frotte la joue :

— Eueueueueuhhhhh. Il me semble que j'ai fourni un gros effort ! Le bon Mandrake pourrait pas m'aider un peu ?

— Tu vas pas recommencer ! Mandrake peut rien changer. Le grand magicien a perdu ses pouvoirs à mesure que toi tu as gagné des années.

— Je le sais, mais un gars peut quand même tenter sa chance.

Il s'agenouille, empoigne la commode, parvient à se relever. Il traîne une chaise jusqu'à la fenêtre, réussit à se hisser sur le radiateur et à raccrocher le rideau de fortune.

Fier de lui, Armand oublie sa position précaire et va basculer quand, du bout des doigts, il se cramponne au cadre de la fenêtre. L'acrobate éméché pose un pied sur la chaise, laisse ses mains descendre le long de la peinture écaillée de la boiserie, dépose l'autre pied au sol. Sain et sauf. Il bâille, retrouve sa quiétude et sa noirceur. Le rideau n'est pas tombé, le héros non plus : il pourra continuer à dormir. Il regagne son lit et s'abandonne à son rêve préféré, le dragon.

Chaque fois que ce rêve s'annonce, Armand se couche sur le dos et cesse de bouger. La bête le regarde alors de son œil jaune et sourit avec une grande bonté. Tant de bienveillance hypnotise le cascadeur languissant. Son corps devient esclave du monstre qui le fige dans une douce catalepsie. Quand sa victime ne peut plus bouger, le dragon en profite pour lui écarter les jambes de son museau et lui mordiller les organes génitaux. Embarrassé de plaisir, le rêveur se tortille, jusqu'à ce que le dragon ferme brusquement les mâchoires.

— Noooooooooonnnn ! Lâche-moi !

Armand jaillit de sa torpeur, serrant ses testicules dans ses mains. Il relâche son étreinte.

— Tu devais bien avoir huit ans quand ce gros serpent-là a commencé à te les mordre ?

— Oui. C'est mon oncle Raymond qui...

Il cherche, perdu dans des souvenirs qu'il n'est pas certain de vouloir retrouver.

— Dans la maison de ma grand-mère, y avait la cuisine, les chambres à coucher et « l'autre côté », le salon. Même si ça occupait quasiment la moitié de la maison, les grandes personnes y allaient presque jamais. Elles passaient par là pour aller à leurs chambres, mais s'arrêtaient pas. Au centre de cette pièce, une fournaise à l'huile. « Une fournaise à charbon convertie », disait mon grand-père. Quand je couchais chez mes grands-parents, j'aimais ça me faire un nid dans un coin et dormir « l'autre côté ».

— Pourquoi tu parles pas de Raymond ?

— L'hiver, la fournaise ronronnait toute la nuit ; elle me faisait des clins d'œil à travers sa petite porte de verre incassable. Mon oncle Raymond disait que c'était le bon dragon qui nous tenait au chaud. Une fois, pas longtemps après les vacances de Noël, une de mes tantes est morte. Tout le monde est allé à l'enterrement.

— Tout le monde, sauf ton oncle Raymond...

— ... qui devait me garder, pour pas que je manque l'école. Il avait vingt ans et rien qu'un œil. Une branche cassée avait crevé l'autre. Ce soir-là, après le souper, mon père avait téléphoné pour dire que grand-maman était trop fatiguée pour revenir et que la famille allait passer la nuit à Saint-Albin. J'étais content : j'allais pouvoir me coucher tard. On a joué aux cartes. Raymond a bu quelques bières. Il m'en a donné. Deux. Tout étourdi, je me suis affalé dans mon coin et me suis endormi en regardant la petite porte vitrée de la fournaise.

— Le dragon, Armand, le dragon !

— C'est là que le dragon est sorti, qu'il est venu s'allonger à côté de moi. Il a commencé par me souffler dans le cou. Ensuite, il s'est collé en frottant ses écailles contre mes joues. Il

me piquait un peu, mais je pouvais rien dire parce qu'il avait posé une de ses grosses pattes sur ma bouche. Après, sa langue rugueuse m'a chatouillé les oreilles. J'ai commencé à rire. Il a soulevé sa patte quand il a vu sourire mes yeux. Il m'a léché les joues et les lèvres. Puis sa langue est descendue. Elle s'est arrêtée dans mon nombril quelques secondes. Ça me chatouillait. Là, deux gros doigts cornés m'ont griffé les fesses en baissant ma culotte de pyjama. Ça m'a chauffé un peu. C'est normal, c'était un dragon. C'est après que j'ai eu plus mal. Je m'attendais pas à ça. Il a mis mes deux boules et mon petit coq dans sa gueule. J'ai pensé qu'il allait les croquer, les avaler. Là, j'ai crié.

— C'est la suite que j'ai hâte d'entendre.

— Quand je me suis réveillé, j'avais mal au ventre et mon oncle Raymond avait sa tête entre mes cuisses. Il était tout nu. C'est lui qui m'a parlé du dragon et du secret qu'il fallait garder, à cause de la bière. Moi, je me doutais qu'il y avait quelque chose de pas correct là-dedans, mais comme dans mon rêve j'avais aimé ça, j'étais peut-être mieux de pas en parler. J'ai eu mal au cœur. Ça devait être la bière.

Après, j'arrêtais plus de rêver au monstre à un œil. Tellement que j'ai été obligé de l'appivoiser. Je me demande si c'est pas lui qui m'a dompté : il s'est creusé une niche dans ma tête, puis il a jamais voulu en sortir. J'ai toujours eu l'impression qu'il m'avait enlevé quelque chose pour faire son nid. En tout cas, c'est resté mon ami le plus fidèle. Depuis cinquante ans, ce dragon-là m'a jamais laissé tomber. Je sais toujours à quoi m'attendre avec lui ; il est fiable.

— Le problème c'est que ça fait un peu mal, non ?

Il masse ses testicules.

— Certains jours, je pense même que je l'aime, l'animal. Je sais pas ce qui serait arrivé si je l'avais perdu. Où est-ce que je serais s'il m'avait abandonné ? Au moins, lui, je sais qu'il est là : il me fait peur, il me fait mal, mais il s'occupe de moi.

Les mains enfoncées dans ses poches pour éviter que le dragon ne recommence son petit jeu, Armand se rendort.

Lou

Armand grignote des pâtes alimentaires crues. C'est la seule nourriture qu'il a accepté de prendre avec lui. Le reste des provisions est liquide : les caisses sont empilées dans un coin. La chambre est louée pour une année. Payée d'avance. Les derniers sous ont été investis, ce sont ses propres paroles, dans l'achat des aspirines, de la couverture d'armée, des clous, du marteau, de la casserole et des pâtes. Il a volé un rasoir, un canif et des crayons feutre.

Depuis six mois, il n'est pas sorti. Sa vie se résume à manger un peu, à boire et à parler beaucoup, à dormir de plus en plus. Les premières semaines, il se lavait et se rasait consciencieusement, rangeait avec précaution ses quelques vêtements. Maintenant, il oublie. Sa barbe a poussé. Ses chemises sont sales. Son pantalon taché et puant demeure très utile pour tromper le dragon.

Ses déplacements deviennent incertains. À chaque fois qu'il change de place, il mesure longuement la distance à parcourir et repère à l'avance les relais indispensables. Aujourd'hui, c'est la grande forme : il chantonne et danse. Il valse, serrant dans ses bras une femme plus petite que lui. Il aime ce fantôme. Il le contemple d'un regard douloureux.

— Armand, tu deviens nostalgique.

— Pas du tout, je fais de l'exercice.

— Et cette larme ?

— La sueur d'un souvenir qui travaille trop fort !

Sans arrêter sa danse :

— Elle avait les cheveux noirs, courts. Myope, elle souriait en plissant le nez. Ça faisait remonter ses lunettes rondes. J'avais dix-huit ans. Elle dansait comme... un papillon. Elle parlait pas beaucoup. Je la rencontrais à la salle de danse. La musique nous attirait, comme un gros aimant. Les pas nous venaient tout seul. Avec les cha-cha, les tangos, les mambos, on faisait le tour de la terre. Je me rappelle la valse ! Certains soirs, après un fox-trot, un charleston ou un be-bop, les musiciens répondaient à une demande spéciale et jouaient une valse lente. Personne le savait, mais la demande

spéciale, c'était nous. On se cachait parmi les autres couples. Nos gestes devenaient plus doux, nos corps se parlaient. On tournait pas plus qu'il le fallait. Elle souriait. Les lunettes remontaient. Je mettais mon nez dans sa joue. Elle souriait encore plus.

Les trois temps de la valse mènent Armand essoufflé jusqu'à la table. Il allonge le bras, saisit une bouteille, boit un grand coup et reprend une valse plus lente. Le rythme se brise. Le danseur tient toujours ce souvenir entre ses bras et le regarde avec des yeux d'hier. Il ralentit, dépose sa précieuse compagne sur le lit. Avec tous les gestes étriqués dont il a le secret, l'homme qui a trop bu se blottit contre celle qui vit dans ses yeux : Lou sait garder le dragon à distance.

Elle

Il pleut. L'ermite ne le sait pas. Le monde extérieur est tout à fait sorti de sa tête. Le temps d'Armand se mesure aux bouteilles vides, alignées le long d'un mur sale et d'une porte définitivement close.

— Cent soixante-huit.

Il a réussi à les compter en se déplaçant à quatre pattes. Il en aurait oublié tout autant que ça ne ferait aucune différence. Les bouteilles cassées sont plus difficiles à dénombrer. Il ne se relève pas. Le nez collé au plancher, il s'applique à renifler un peu partout dans la pièce. Il s'approche d'un bouchon aperçu par hasard, s'attarde, le flaire, le pousse du museau. Son regard étincelle. Reculant de deux pas, il gronde, menace. Il bondit en aboyant, revient sur ses pas, montre les dents, grogne. Avec le peu de vitesse dont il est encore capable, il fonce et attrape le bout de liège entre ses dents. Hargneux, il secoue la tête, transporte l'objet sous le lit et le dépose. Soupire de satisfaction.

— Il est beaucoup plus prudent de ranger les yeux de dragon à l'abri.

— Tu penses pas que tu deviens un peu trop précautionneux !

Toujours à quatre pattes, le chien reprend son inspection. Rien d'étranger sur le territoire. Rassuré, il s'assied dans un angle de la pièce. La tête chancelante, il commence à observer d'un œil malicieux la lampe sur pied placée devant lui, comme s'il ne l'avait jamais vue. Cette apparition le fascine. S'appuyant dans le coin, Armand réussit à se lever. Il fait un pas, trébuche. Sa tête percute le mur. En geignant, il pointe l'intruse du doigt et reprend sa marche hésitante. Enfin. Il touche l'abat-jour décoloré. Sa main tremblotante cherche l'ampoule, trouve le commutateur. Allume. Éteint. Rallume. Éteint de nouveau. Rallume, éteint encore. Ravi, il tombe à genoux, débranche le cordon d'alimentation. De ses deux mains, il soulève la lampe par le pied et la renverse. Dans sa barbe sale, une curieuse grimace se dessine. Armand rayonne. Il entreprend de pousser sa trouvaille vers le coin repas. Minutieusement, il examine la base, l'abat-jour déchiré. Il éloigne son trésor un peu pour se donner plus de perspective, le fait tourner et le laisse tomber. Armand s'écroule, nauséux. Un filet jaunâtre s'échappe de ses lèvres. Il reprend conscience, s'assoit. D'un air grotesque, il roule les jambes de son pantalon jusqu'aux genoux. Quand il s'aperçoit qu'il n'a plus de chemise, il attrape un drap et s'en fait une cape. Avec son canif, il arrive à tailler une bande de tissu dans une taie d'oreiller et à y percer deux trous qu'il agrandit avec les doigts. Enfin, d'un geste gauche, il attache ce masque derrière sa tête. Il titube jusqu'à la table, s'amuse à y mettre deux couverts invisibles. Il s'assoit en face de la lampe remise sur pied et décorée d'un drap et d'une ceinture :

— Moi, c'est les matins d'automne. Vous ?

Il bafouille. Sa voix tremble. Son invitée l'intimide.

— ...

— Dans ces moments-là, j'ai des racines dans le ventre.

— ...

— L'humidité me colle dans les poumons. Des racines partent de mon corps, se plantent dans la terre et me ramènent des souvenirs.

— ...

— Vous avez jamais eu l'impression d'être une petite poussière dans un espace sans limites ?

— ...

— La tristesse vous fait pas peur ? Moi, j'ai jamais su comment faire avec elle. Elle finit toujours par m'attraper et par me planter là, tout fin seul.

— ...

— Encore un peu de vin ? Santé !

— ...

— Non, je suis pas croyant. Pourquoi vous me demandez ça ?

— ...

— Je pense pas que ça m'aurait consolé. Si vous mangez pas maintenant, ça va être froid ! Je sais que les pâtes sont un peu cuites, mais...

— ...

— Baptisé, confirmé, première-communionné. Je dois avoir oublié ma valise catholique dans ma trentième année. Vous savez que vous êtes la première femme à qui je parle gratuitement depuis... Depuis... J'ai oublié.

— ...

— Je veux dire que j'étais pas obligé de vous adresser la parole. J'ai choisi d'être ici, avec vous.

— ...

— Moquez-vous pas. Ce sera plus facile. Pour moi, en tout cas.

— ...

— Y a jamais eu d'homme non plus.

— ...

— Excusez-vous pas. Maintenant que vous en parlez, j'ai le souvenir d'une secrétaire...

— ...

— Le sel est ici. Un refuge, vous dites ? Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Je cherchais pas à savoir si la vie pouvait être différente.

— ...

— Je parlais aux oiseaux et aux étoiles. Je dessinais aussi.

— ...

— Dans ma tête. J'ai gardé tous mes dessins cachés au fond de ma tête. J'ai jamais appris à dessiner. C'est pas nécessaire. Il suffit de fermer les yeux et de laisser les lignes se tracer. De regarder par en dedans, sans jamais savoir à quoi s'attendre, et de laisser les paysages et les portraits se compléter. Il est beaucoup plus intéressant de vivre les yeux fermés, vous savez!

— ...

— Je dis pas que le monde extérieur est pas intéressant! Je l'oublie, c'est tout. Je m'enferme dans la prairie que ma pensée dessine à mesure que j'avance et qui disparaît aussitôt que je suis passé.

— ...

— Fermez les yeux. Vous allez voir.

— ...

— Donnez-moi la main!

— ...

— Vous êtes tendue. Laissez votre main dormir dans la mienne.

— ...

— Voulez-vous que je change de place? Attendez. Pourquoi souriez-vous?

— ...

— Excusez-moi. Je pensais pas que je serrais autant. Fermez les yeux avec moi.

Armand sanglote. Il s'est pris à son jeu, mais le métal et le tissu reprennent soudain leurs droits; il ne peut plus oublier la lampe travestie. Il redresse la tête, serre les dents, empoigne la table et la précipite sur la marionnette. L'effort le fait culbuter à son tour. Le dragon a pris sa revanche.

Armand

Armand pleure souvent, étendu sur le dos au milieu des débris de son purgatoire, à compter les étoiles à travers le pla-

fond. Des tics tordent son visage sans arrêt. Quand il peut retrouver son canif, il lacère tout ce qu'il peut en débitant une mélodie interminable. Cette fois, il n'a pas trouvé le couteau, mais un crayon feutre vert.

Armand-serpent accroche une chaise et la ramène en face d'un mur. Il y grimpe péniblement. À bout de souffle, il s'adosse, fouille dans sa poche pour récupérer le crayon. C'est mouillé. Armand baisse les yeux. Il a pissé dans son pantalon. Il sourit et pisse encore. Le chaud liquide lui glisse le long de la jambe, ralentit un instant sur la chaise et continue sa course jusqu'à sur le plancher. Un rire saccadé l'étouffe. Son pied tapote le fond de la chaise, éclabousse d'urine les lambeaux de papier peint. Le tissu lui colle aux jambes. L'embarrasse. Il place le crayon entre ses dents, se tourne lentement, pose la main gauche à plat sur le mur, défait la ceinture avec sa main droite. Un déhanchement ridicule fait tomber le pantalon et un coup de pied instable le lance par terre. Revenant au crayon, Armand commence à dessiner. Ses gestes sont brisés. Il concentre ses lignes sur une surface minuscule. Il s'arrête, fixe les points verts. Il commence à frapper du front son petit gribouillis. Les coups sont lents, sourds. Ils rythment la cadence du chant qui s'échappe de son corps. Les coups cessent. Il allonge les bras. Ses deux mains courent sur le mur ; l'une dessine en vert ; l'autre ne laisse pas de trace. Armand s'acharne. La sueur coule dans son dos nu. L'effort le mine. Il a soif. Le ravitaillement est loin ; s'il descend, pourra-t-il remonter ? Il ne sait plus comment. Sa gorge s'assèche. Il tend le bras vers les bouteilles. La chaise vacille, entraîne Armand qui, en battant l'air de ses bras mous, s'écrase sur le plancher sale. Le sang coule de son œil droit. Tout à coup, dans un soubresaut, le blessé frissonne et vomit. Sa tête baigne dans des humeurs rougeâtres. Une bouteille cassée plantée dans l'abdomen, Armand n'essaie plus de se relever. Sa main droite s'agite un instant, puis retombe. Sur le lit, le dragon ricane.